

chaque racine couvre toujours l'extrémité de plusieurs de ces rayons. Dans ce cas, les cellules, qui constituent le centre de ces racines, sont de la nature de celles de ces rayons médullaires qui semblent se réunir pour se prolonger dans l'intérieur de la racine. Si, au contraire, la racine est insérée sur une couche fibreuse dépourvue de rayons médullaires, le centre de cette racine est fibreux (*Mentha rotundifolia*, etc., racines adventives). En sortant du groupe des Dicotylédons, je pourrais citer le *Pothos violacea*, le Seigle, l'Avoine, etc., etc.

Quand la racine est insérée à la surface latérale d'un faisceau fibro-vasculaire, son centre est fibreux ou vasculaire et non médullaire.

On ne peut donc établir en principe que les racines des végétaux dicotylédons soient pourvues d'une moelle centrale, comme le sont ordinairement les tiges.

M. Duchartre fait remarquer que l'opinion soutenue par M. Schacht avait été déjà antérieurement émise par M. Schleiden.

M. Germain de Saint-Pierre conteste que l'on puisse tirer un argument contre la théorie de la formation des tissus de haut en bas, de ce que, dans la racine de Betterave, les fibres ne s'étendent pas en ligne droite et présentent des anastomoses. Il n'admet pas que les fibres descendantes, qui émanent des feuilles, se continuent simples et isolées; ces fibres présentent, au contraire, presque toujours des anastomoses qui ne permettent pas de suivre la continuité de chacune d'elles en particulier.

M. Menière donne lecture de la notice suivante :

NOTE SUR LA COLLECTION D'ORCHIDÉES EXOTIQUES DU JARDIN BOTANIQUE DE LA
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, par M. MENIÈRE.

Le professeur Achille Richard avait, et personne ne l'ignore, une prédilection singulière pour la famille des Orchidées; au milieu de tant de travaux qui ont illustré son nom, il revenait toujours à ces plantes si dignes d'intérêt, il les recherchait partout, on lui en apportait de tous côtés. MM. Claussen, Galeotti, lui confiaient le soin de déterminer un grand nombre d'espèces nouvelles recueillies au Mexique, au Brésil, et ces travaux partiels le conduisaient peu à peu à l'accomplissement de la tâche immense qu'il s'était imposée, la monographie complète des Orchidées.

Pour arriver à ce but, il ne suffisait pas de voir des herbiers, des dessins, il fallait demander à la nature elle-même le secret de l'organisation d'une famille qui compte les espèces par milliers, et dans laquelle on observe une variété infinie de formes et d'aspects; il fallait avoir ces plantes sous la

main, étudier leur mode de développement, en un mot, cultiver les Orchidées exotiques et les décrire sur le vivant.

Ce vœu d'un maître si habile a été réalisé. Comment? J'essaierai de le dire, de raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Cent fois je me suis promené avec Achille Richard au milieu de cette collection d'Orchidées objet de tant de soins et d'amour, cent fois il a vanté devant moi le talent pratique des artistes qui le secondaient si bien; c'est dans ces entretiens, dont le souvenir m'est si doux, que j'ai trouvé les matériaux du travail que j'ai l'honneur de soumettre à la Société. Il ne m'appartient pas, en présence des amis, des collègues de ce savant professeur, de le louer comme il mériterait de l'être, je veux seulement honorer sa mémoire en donnant quelques détails sur des faits dont j'ai été témoin, et qui intéresseront, j'ose l'espérer, les amis d'une science à laquelle je suis heureux de consacrer mes rares loisirs.

Les personnes qui ont visité les magnifiques établissements consacrés, en Belgique et surtout en Angleterre, à la culture des Orchidées, auront peine à croire que la faveur dont jouissent ces végétaux extraordinaires, ne date guère que d'une vingtaine d'années. En France, il suffit de remonter à 1838, pour découvrir les premières tentatives faites dans ce genre d'horticulture, et, il faut le dire, parce que c'est la stricte vérité, ces tentatives sont l'œuvre du jardinier en chef de la Faculté de médecine. Quelques détails sur ce point d'histoire contemporaine doivent trouver ici leur place, ils ne paraîtront pas dénués d'intérêt, j'ose le croire, et d'ailleurs, ce sera une occasion de rendre justice au mérite d'un homme dont les humbles travaux ont tant contribué, chez nous, à fonder cette partie de la science.

Jean-Baptiste Lhomme, entré au service du jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris en 1803, sous le professeur Cl. Richard, trouva la collection d'espèces médicinales de l'enclos des Cordeliers dans un état assez piteux : il fallait emprunter au Jardin des Plantes la plupart des échantillons un peu intéressants, il n'y avait pas de serre; mais l'ardeur du jeune Baptiste ne tarda pas à métamorphoser cet établissement appauvri. A l'aide de matériaux informes, il parvint à construire une serre qu'un vieux poêle de fonte devait échauffer suffisamment; il obtint de la bienveillance de ses confrères des boutures, des fragments de végétaux exotiques et, quelques années plus tard, Baptiste ne fut plus obligé de demander à d'autres jardins plus riches les espèces officinales destinées à remplir les plates-bandes de l'École de botanique. Le nombre des plantes exposées avec étiquettes s'éleva rapidement de 42 à 1,800, il dépasse aujourd'hui 4,000, et si l'on y joint les individus conservés dans les serres, on atteint le chiffre de 8,000. On peut dire avec vérité que cette collection, si importante par le nombre et le choix des espèces, est due en grande partie aux efforts inces-

sants de Baptiste, à l'ardeur qu'il met aux échanges avec les autres jardiniers, au talent avec lequel il multiplie certaines plantes rares qui lui servent de monnaie courante; admirable résultat d'un amour ardent pour sa profession, d'une véritable passion que seconde une sagacité à laquelle rendent hommage tous les vrais amateurs d'horticulture de Paris.

Mais il ne s'agit ici que d'Orchidées, laissons là le jardin botanique pour les serres, et plus spécialement pour celle qui est remplie de ces admirables plantes. Baptiste avait obtenu du Muséum une Orchidée exotique, l'*Epidendrum elongatum*, qui, placée par lui dans des conditions favorables, avait végété et fleuri. Plus tard, l'*Epidendrum cochleatum* reçut des soins semblables, avec non moins de succès, et enfin le *Cypripedium insigne* était venu clore cette liste de plantes rares. Il faut cependant y joindre le *Lissochylus streptopetalus*, et nous aurons ainsi le catalogue complet de ces premières richesses, rudiments d'une collection qui compte aujourd'hui plus de 800 espèces.

Ces débuts si modestes avaient suffi pour donner à Baptiste une idée exacte du mode de culture des Orchidées exotiques. Il avait reconnu que ces plantes, munies pour la plupart de pseudo-bulbes, demandaient certaines conditions de culture assez faciles à remplir, que leurs racines trouvaient des matériaux de nutrition dans un sol léger, spongieux, comme la terre de bruyère, et que celle-ci devait être en fragments irréguliers, de manière à laisser un libre accès à l'air humide. Mais n'anticipons pas sur ces détails, qui seront mieux placés dans une autre partie de cette notice.

Achille Richard, conservateur pendant dix ans (de 1817 à 1827) des collections botaniques de M. Benjamin Delessert, avait pu voir et classer un grand nombre d'Orchidées; il céda ainsi à une vocation spéciale, il marchait sur les traces de son père, et déjà, sans doute, il préparait les matériaux de la monographie à laquelle il travaillait encore à ses derniers moments. Ses relations avec les voyageurs, avec les savants qui venaient visiter les établissements français, lui donnèrent le désir de posséder vivantes les Orchidées qui abondent au Mexique et au Brésil; il engagea plus particulièrement M. Peixoto, premier médecin de S. M. l'empereur dom Pedro, à lui envoyer quelques-unes de ces plantes si intéressantes pour lui, afin d'essayer s'il serait possible de les conserver et d'assister aux phases successives de leur développement.

Tous les voyageurs qui ont herborisé dans les régions tropicales du Nouveau Monde s'accordent à exalter la magnificence de ces fleurs qui parent, non-seulement le sol, mais couvrent le tronc des arbres, éclatants parasites qui revêtent des nuances les plus splendides tous les corps capables de leur servir de point d'appui. Achille Richard, retenu à Paris par des devoirs impérieux, brûlait du désir d'être témoin de ces merveilles, il voulait étudier sur le vivant ces inflorescences si variées, si bizarres, que

les dessins les plus exacts ne reproduisent qu'imparfaitement, que le plus habile coloriste ne peut rendre avec tout leur éclat, et dont les plantes en herbier ne représentent que le cadavre.

M. Peixoto, que des liens de vive amitié unissaient à Achille Richard, s'empressa de faire ce qu'on lui demandait, il recueillit une masse d'Orchidées à pseudo-bulbes, à rhizomes traçants, il en remplit plusieurs tonneaux, il en fit de gros paquets solidement enveloppés de feuilles de palmiers, de lanières de bambou, et cet envoi, confié aux soins d'un capitaine de navire, arriva à Paris en août 1838.

J'ai trouvé dans l'ouvrage de Ventenat (*Tableau du règne végétal*, tome II, page 209, publié à Paris en 1799), une note dans laquelle ce savant dit que le *Limodorum Tankervilleae*, *Phajus grandifolius* de Loureiro, qui croit naturellement à la Cochinchine, est cultivé chez Cels, et il donne une description exacte de cette belle plante. Je ne doute pas que quelques Orchidées exotiques n'aient ainsi figuré chez des horticulteurs habiles, que, par exemple, les serres du Muséum d'histoire naturelle n'aient offert çà et là des échantillons remarquables de ce genre de culture; mais ce sont toujours des faits isolés, n'ayant pu servir à établir les bases d'un travail tout nouveau. C'était donc la première fois qu'on tentait pareille aventure, qu'on allait s'ingénier à reproduire, dans une serre chaude, les conditions matérielles à l'aide desquelles des végétaux, considérés comme parasites, pourraient se développer, fleurir, vivre, en un mot, comme dans les régions tropicales d'où ils arrivaient. M. A. Richard, au milieu de la joie que lui causait cette masse d'Orchidées exotiques, éprouvait une certaine crainte de les voir périr loin de leur sol natal.

Or donc, pour tâcher de prévenir un si grand malheur, le maître et ses aides tinrent conseil, et il fut résolu que l'on s'adresserait à M. Neumann, jardinier en chef des serres du Muséum, ainsi qu'à M. Bréon, son collègue, tous deux anciens habitants de l'île Bourbon, et accoutumés à la culture des plantes équatoriales. Baptiste avait bien en tête ses petites idées à ce sujet, mais Achille Richard, qui craignait surtout de perdre ce trésor, et qui comptait sur le talent et sur l'expérience de ces deux habiles horticulteurs, refusa de courir la chance d'une expérimentation douteuse à ses yeux; en conséquence l'avis du maître prévalut et la consultation eut lieu.

Il s'agissait, non pas de faire vivre ces plantes délicates, Baptiste était certain de les conserver, mais de savoir quel parti prendre à l'égard de ces masses de pseudobulbes réunis par des rhizomes, munis de stipules engainantes, laissant échapper des bourgeons alternaes et opposés. C'était, non pas une plante, mais des agglomérations de plantes, dont les rapports entre chacune de leurs parties n'étaient pas connus. La question importante était là tout entière. Les pseudo-bulbes à divers degrés de développement sont-ils solidaires, celui-ci est-il utile à celui-là, ces renflements

formés par la base des feuilles jouent-ils un rôle dans la vie de ces végétaux, et quel est ce rôle?

M. Neumann, dont les lumières sur ce point ne pouvaient être méconnues, pensait alors que ce système de racines, de bulbes, était indispensable à la conservation de ces plantes, qu'il fallait bien se garder de les séparer, car, en agissant ainsi, on pouvait compromettre leur existence.

Baptiste ne partageait pas cette manière de voir. Il prit la résolution de diviser ces agrégations de pseudobulbes, de n'en laisser ensemble qu'un très petit nombre, et surtout de ménager certains bourgeons qu'il avait rencontrés à la base de ces corps. Cette expérience hardie fut couronnée du plus brillant succès. On avait reconnu que l'énorme envoi de M. le docteur Peixoto renfermait vingt-neuf espèces parfaitement distinctes. Baptiste divisa si bien ces groupes qu'il obtint un total de six cents individus placés par lui sur une *couche sombre* et recouverts de châssis. Il eut le soin de la préserver de l'action directe du soleil; des paillassons les ombrageaient dans le milieu du jour; il entretenait une humidité tiède dans ces couches bien réduites; des fragments de terre de bruyère permettaient aux racines de se glisser dans des interstices, où l'air chaud et humide circulait sans obstacles, et au bout de deux mois de ces soins intelligents, il eut le bonheur de constater que sur ce nombre immense d'individus, une vingtaine tout au plus étaient morts. Notons ici que le *Maxillaria squalens* fut le premier qui fleurit.

Ainsi, la question était résolue, on pouvait sans inconvénient diviser ces masses de pseudo-bulbes et multiplier ainsi, presque à l'infini, ces végétaux précieux. Baptiste triompha modestement, il offrit à M. Neumann, et celui-ci choisit un certain nombre d'espèces des plus intéressantes qui se trouvent encore aujourd'hui dans les serres du Muséum. Et comme ce succès eut du retentissement, des jardiniers habiles, MM. Cels, entre autres, reçurent quelques-unes de ces belles plantes, et l'on commença dès lors à présager le brillant avenir réservé à ce genre de culture.

Notons ici qu'en 1839, un jeune médecin des plus distingués, M. Capitaine, agrégé de la Faculté, rapporta de Panama une espèce d'Orchidée magnifique, le *Peristeria elata*, qui fut bientôt multiplié par Baptiste à l'aide du même procédé; cette plante, chose bizarre, cultivée par plusieurs amateurs, n'a fleuri, pendant quinze ans, que dans les serres de la Faculté de médecine. M. Guibert, de Passy, a été plus heureux, mais encore peut-on dire que son *Peristeria* n'a pas acquis le merveilleux développement de ceux que l'on admire chez nous.

Ces belles plantes grandissaient, il leur fallait un asile, on les transporta dans la petite serre aux boutures, où elles prirent un accroissement remarquable. De nouveaux envois du Brésil, celui de M. Pinel, en 1839, des échanges avec quelques amateurs, des cadeaux faits par des personnes qui

arrivaient des pays chauds, grossirent bientôt la collection de la Faculté, au point qu'il devint indispensable de bâtir une serre tout exprès pour elle. En conséquence, dans le courant de l'année 1840, cette construction fut faite. C'est celle des quatre serres qui est la plus au sud.

Baptiste, qui suivait d'un œil attentif le mode de développement des Orchidées et qui savait, par M. A. Richard, que ces végétaux, pour la plupart épiphytes, croissent sur des troncs d'arbres vivants ou morts, sur des corps incapables de leur fournir autre chose qu'un point d'appui, avait cherché à reproduire ces conditions d'habitat ; il plaça dans sa nouvelle serre des bûches revêtues de leur écorce, affectant une position verticale ou horizontale, espérant que les racines de ces plantes s'attacheraient à ces surfaces rugueuses et y prendraient la position la plus favorable à leur mode de développement. Mais que d'essais tentés avant d'arriver au point convenable, que de difficultés à vaincre dans une route qu'il fallait tracer ? Un zèle à toute épreuve était nécessaire pour arriver au but. Baptiste ne négligea rien, il multiplia ses tentatives, il était sur pieds nuit et jour pour surveiller cette éducation nouvelle, et peut-être n'eût-il pu suffire à tant de travaux s'il n'avait été secondé par un aide intelligent et dévoué.

Le 1^{er} avril 1837, Auguste Rivière, son neveu, était entré en qualité de jardinier adjoint, à l'École de botanique de la Faculté. Ce jeune garçon, plein de goût pour sa profession, profitant des leçons pratiques de son oncle, acquit rapidement, sous l'œil d'un tel maître, les connaissances nécessaires, et fut bientôt en état de seconder Baptiste dans des travaux qui dépassaient les forces d'un seul homme. Désormais, les Orchidées furent l'objet des soins les plus actifs, les plus intelligents. La collection grandit, sa réputation grandissait aussi, les envois se multipliaient, les échanges devenaient très actifs avec les principaux horticulteurs de Paris et des départements voisins.

En 1842, M. Claussen envoie du Brésil un grand nombre d'Orchidées qui, par malheur, restent en route pendant neuf mois. Tout arriva mort, à l'exception de trois espèces des plus rares, le *Liparis anurna*, le *Malaxis Clausseniana* et un superbe *Catasetum*, qui n'est pas encore déterminé (1). Dans la même année, M. Belot, de Cuba, fut plus heureux ; ses plantes, bien conservées, devinrent un objet d'admiration pour tous les amateurs. Plus tard, en 1846, M. Veyret, ancien consul de France, près la république de l'Équateur, et qui s'était fait construire une serre à Marly-le-Roi, reçut une cargaison d'Orchidées, que Baptiste fut chargé de déballer, d'arranger, de classer, et dont les doubles enrichirent le jardin de la Faculté. A cette même époque, le docteur Luna rapporta de Guatemala un bon nombre

(1) Il vient de fleurir encore (avril), et nous croyons que c'est le *Catasetum trifidum*, ou plutôt le *Myanthes trifidus*, car le labelle est plane.

d'espèces nouvelles, de sorte que, par suite de ces additions importantes, la petite serre de notre jardin ne pouvait contenir tant de richesses.

Ce fut à cette même époque (1846) que M. Pescatore, riche armateur, commença la belle collection d'Orchidées qui attire tant de visiteurs empressés dans sa propriété de la Celle-Saint-Cloud. Une serre magnifiquement construite, dotée de tous les perfectionnements, fruits de l'expérience et des conseils de Baptiste, reçut de beaux échantillons des espèces les plus rares; l'Angleterre, la Belgique furent mises à contribution; un habile jardinier, M. Luddemann, fut chargé de diriger cette culture, désormais entrée dans le domaine public, et les succès obtenus par M. Pescatore déterminèrent plusieurs autres personnes à suivre la même voie.

L'année 1847 doit être signalée comme une des plus heureuses, pour la culture définitive des Orchidées exotiques à Paris. Il nous sera permis d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails dont nous pouvons garantir l'authenticité. Personne ne s'étonnera que certains hommes, si haut placés qu'ils soient dans l'estime de tous, montrent peu de goût, aient peu d'appétit aux affaires d'administration. Achille Richard, plongé le plus souvent dans la solitude de son cabinet, s'occupait peu des voies et moyens; et, d'ailleurs, à une époque où des dissentiments politiques rendaient difficile tout rapport entre certains professeurs et le ministre de l'instruction publique, ce dernier n'eût pas accordé volontiers des fonds pour construire des serres nouvelles et augmenter un matériel déjà considérable. Si donc le professeur de botanique de la Faculté de médecine ne demandait rien à l'autorité supérieure, M. Orfila, doyen de l'École, ardent promoteur de tout ce qui pouvait contribuer au progrès de l'enseignement, se chargeait volontiers d'un soin qui était à la fois dans ses attributions et dans ses goûts.

M. Orfila connaissait Baptiste, il savait sa passion pour les plantes, il avait pu apprécier la valeur et l'utilité de ce jardin où les élèves trouvaient une si belle collection d'espèces médicinales, il savait surtout à quel point le jardinier de la Faculté était honnête, désintéressé; il y avait entre ces deux hommes (Orfila eût accepté volontiers la comparaison) une telle sympathie pour la gloire et la prospérité de l'École, chacun dans sa sphère, que l'illustre doyen, cédant aux prières de Baptiste, obtint des fonds pour bâtir cette serre tant désirée, celle qui, depuis cette époque, a été consacrée à la culture exclusive des Orchidées exotiques. Ajoutons, à l'honneur de ces hommes passionnés pour le bien, que quand le doyen annonça à Baptiste que le crédit nécessaire était obtenu, le jardinier transporté de joie, poussé par un élan irrésistible, se jeta au cou du célèbre professeur, l'embrassa avec effusion, et se confondit en excuses d'une liberté que l'enthousiasme lui avait fait prendre au détriment du respect. Le doyen n'était pas homme à se formaliser d'une telle démonstration.

La serre fut bientôt construite. Il fut possible, dès lors, de varier les moyens de classement, de placer suivant certains principes, des espèces venues du Brésil, du Mexique, et d'autres pays où les conditions de l'atmosphère sont fort différentes. L'expérience acquise avait indiqué diverses modifications dans la position à donner aux Orchidées : les unes voulaient plus de lumière, d'autres recherchaient presque l'obscurité ; celles-ci demandaient les parties de la serre les plus échauffées, celles-là préféraient les lieux humides, ombragés, moins directement exposés aux rayons du soleil. On fit mille essais sur les corps spongieux destinés à servir de support à ces plantes, sur les substances les plus propres à recevoir leurs racines ; il fallut créer une multitude d'appareils de suspension, et les personnes qui se promènent aujourd'hui dans cette serre, si bizarrement meublée de ces objets de toute nature, de toute forme, ne se doutent guère de ce qu'ont coûté d'efforts et de soins ces choses qui leur paraissent si simples.

Mais cela est à la fois si original et si charmant que l'on comprend facilement la passion qu'inspirent les Orchidées, quand on a visité avec quelque attention une serre pleine de ces végétaux singuliers. Les Orchidées, en effet, ne le cèdent à aucune autre famille de plantes, tant sous le rapport de la beauté des fleurs que sous celui de leur forme extraordinaire. Nulle part, en histoire naturelle végétale, on ne rencontre autant de particularités d'organisation, et qui soient mieux faites pour exciter, non pas seulement la sagacité des maîtres de la science, mais encore la curiosité des gens du monde.

Ne disputons ici ni des goûts ni des couleurs. Qu'on se pique de réunir quinze cents variétés de Roses bien plus remarquables, assurément, par l'étrangeté des noms dont on les a baptisées, que par une physionomie un tant soit peu distincte, qu'on ait par centaines des Calcéolaires et des *Fuchsia* de toutes couleurs, de toutes dimensions ; qu'on obtienne, à l'aide d'habiles croisements, des *Rhododendron* nouveaux, des Azalées brillantes ; qu'à l'exemple de M. Lemichez, on demande au *Camellia* tout ce qu'il peut donner de nuances, de formes, de caractères plus ou moins fugaces, tout cela est bien, nous y applaudissons volontiers, très disposés à convenir que nos florimanes parisiens ou de la banlieue font de vrais merveilles en ce genre de tours de force ou d'adresse ; mais enfin, quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent faire que des Roses, des *Fuchsia*, des Calcéolaires, des Azalées, des *Rhododendron*, et enfin des *Camellia*. Le botaniste n'a rien à voir dans cette fabrique, ou plutôt il se détourne en souriant de ces individualités douteuses que l'on revêt de titres pompeux. C'est une affaire de mode ; ces goûts passent vite, et nous nous rappelons le temps où le professeur Marjolín, notre cher et vénéré maître, après avoir grossi outre mesure le catalogue immense de ses *Dahlia*, finit par se lasser de cette culture, qui ne disait rien à son esprit éclairé.

Voyez, au contraire, quel intérêt offre une collection d'Orchidées. Là, tout est nouveau, inattendu, singulier. La plupart de ces plantes végètent dans des conditions inaccoutumées. Les unes, tout à fait aériennes, n'ont jamais de rapport quelconque avec le sol, des organes spéciaux enlèvent à l'air humide les divers matériaux de nutrition dont elles ont besoin; les autres, munies de pseudo-bulbes, portent avec elles des réservoirs remplis de substances réparatrices; d'autres, enfin, partant de rhizomes rampants, puisent dans les corps spongieux qui les entourent ce qui peut concourir à leur accroissement. La forme générale de la tige n'est pas moins remarquable. Les feuilles les plus variées s'élèvent en l'air ou s'étalent sur le sol, leurs dimensions varient depuis quelques millimètres jusqu'à 1 mètre et même davantage; les unes solides, charnues, rappellent les Aloès, les *Cactus*; d'autres sont filiformes, graminoides; celles-ci, largement étalées, comme un capitule de palmier; celles-là, imbriquées, écailleuses, groupées en masses irrégulières; si bien que, dans une serre d'Orchidées, l'œil, surpris par l'aspect de tant de formes bizarres, croit apercevoir une réunion complète de tous les types appartenant aux Monocotylées.

Mais c'est surtout l'inflorescence qui semble prendre à tâche de s'éloigner autant que possible d'une forme primitive quelconque, et qui prouve la merveilleuse fécondité de la nature dans ces variations infinies de chacune des parties de la fleur. Toutes les lois de la symétrie sont violées à chaque instant, et cependant le type fondamental, caractéristique, est toujours conservé. Il n'est pas de famille plus naturelle que celle des Orchidées, et cependant il n'en est aucune dans laquelle les organes essentiels de la fleur ont subi des transformations plus considérables. Quand on embrasse d'un seul coup d'œil les longues girandoles des Stanhopées, des *Gongora*, les papillons d'un *Oncidium*, les longs cornets du *Brassavola*, l'épi des *Saccolabium*, des *Rhentanthera*, les fleurs microscopiques de certains *Pleurothallis*, des *Bolbophyllum*, on se demande si quelque erreur capitale n'a pas présidé à cette agglomération d'individus qui n'offrent, de prime abord, aucune analogie de tournure et d'aspect.

Ces qualités si diverses se rencontrant dans un groupe de plantes, ont dû attirer l'attention des savants, aussi compte-t-on un bon nombre de monographies sur les Orchidées. Claude Richard, R. Brown, Swartz, et, à une époque plus rapprochée de nous (1833), M. Lindley, et plus récemment encore, M. Reichenbach fils, ont tracé l'histoire de cette famille, qui devenait plus nombreuse et plus intéressante à mesure que les voyageurs rapportaient leurs récoltes nouvelles. Achille Richard, nous l'avons déjà dit, au milieu de travaux incessants, revenait toujours à cette étude, objet de ses prédilections, il ne négligeait rien pour grossir son herbier, et quand il se vit le maître d'une multitude d'espèces d'Orchidées rares qui fleurissaient sous ses yeux, qui lui permettaient de décrire sur le vivant ces

mêmes fleurs que l'on avait crues jusque-là l'ornement privilégié des régions tropicales, il comprit enfin qu'il pourrait achever l'édifice auquel son père avait tant travaillé. Chaque espèce qui arrivait à un développement complet était aussitôt étudiée, décrite, dessinée; à mesure que des collections nouvelles se formaient, M. Richard y puisait des matériaux, et son œuvre allait arriver à son terme quand la mort est venue le frapper.

Les amis de la science regretteront la perte d'un tel homme (ses amis de cœur savent tout ce qu'il valait); les essais qu'il a publiés à diverses reprises ont montré ce que l'on devait attendre d'un talent de cet ordre. Personne n'a porté plus loin que lui l'exactitude dans les descriptions, la justesse dans l'appréciation des caractères; dessinateur habile, son crayon reproduisait avec la fidélité la plus scrupuleuse la disposition des parties de la fleur, leur forme, leur volume; l'habitude de disséquer ces organes délicats le conduisait rapidement à la connaissance exacte de leurs rapports mutuels, de sorte que ses phrases caractéristiques sont à la fois des modèles de concision, de justesse et d'élégance.

En résumé, la collection d'Orchidées du jardin de la Faculté de médecine, l'ainée, sans contredit, de celles qui se trouvent aujourd'hui à Paris, due à l'initiative du professeur Richard, si bien secondé par deux aides intelligents, n'a pas peu contribué à répandre le goût de ces plantes si remarquables, et fournira, nous l'espérons, des moyens d'étude aux amateurs qui voudront marcher sur les traces de leurs devanciers dans cette voie intéressante. Tout n'est pas dit sur les Orchidées, sur leur classement, sur leur description; il y a là ample matière à des recherches nouvelles; les particularités de leur organisation se prêtent à des expériences nombreuses sur leur mode de développement, sur les moyens de les multiplier; on pourra, mieux que sur beaucoup d'autres plantes, étudier les procédés de fécondation, naturels ou artificiels, reconnaître la valeur réelle de certaines espèces, constater l'apparition des hybrides par la stérilité constante de quelques individus, essayer des croisements destinés à donner des résultats semblables et retrancher de la nomenclature des noms qui n'ont pas le droit d'y figurer.

Ces résultats ont une importance réelle; j'ai tenu à les signaler comme une conséquence directe des travaux du professeur Achille Richard, de son goût pour les Orchidées, de son empressement à les faire venir de si loin et des encouragements donnés à leur culture. Ceux qui sont les promoteurs d'un pareil progrès ont bien mérité de la science, et j'espère que la Société Botanique ne refusera pas de s'associer à cet éloge d'un homme qu'elle eût été si heureuse de compter au nombre de ses membres.
